

GERMINAL

DEVOIR D'INFORMATIQUE

Charlène DIOT ; Louise RAYNEAU

1 Introduction

La genèse du roman *Germinal* d'Émile Zola a fait l'objet de nombreuses études, notamment celle d'Henri Mitterand, grand spécialiste de Zola et professeur de littérature française. Dans son article *Zola à Anzin : les mineurs de Germinal* [1], extrait du deuxième tome de sa biographie consacrée à l'écrivain, Mitterand retrace le travail de documentation réalisé par Zola en 1884.

Henri Mitterand parvient à faire revivre le séjour de Zola à Anzin, en mettant en lumière les détails de ses enquêtes sur le terrain, ses impressions personnelles, et la manière dont elles ont influencé la construction du roman. À travers des descriptions précises, Mitterand donne à voir autant qu'à comprendre, révélant Zola comme un observateur passionné, attentif au moindre geste, à chaque parole, à chaque détail de la vie quotidienne des mineurs.

L'analyse de Mitterand ne se limite pas à un simple compte rendu : elle interroge le lien entre la réalité observée et sa transposition dans la fiction, tout en soulignant les tensions, les révisions et les choix poétiques qui ont présidé à la naissance de *Germinal*. Cette approche, à la fois critique et humaine, donne toute sa richesse au texte, en montrant comment une œuvre littéraire peut naître d'une immersion totale dans le réel.

2 Edition critique

[3] Première Partie

1 Dans la pleine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un
2 homme suivait seul la grande route qui va de Marchiennes à Montsou, dix kilomètres de pavé
3 coupant tout droit, à travers le champ de betteraves. Devant lui, il ne voyait même pas le sol
4 noir, et il n'avait la sensation de l'immense horizon plat, que par les souffles du vent de mars, des
5 rafales larges comme sur une mer, glacées d'avoir balayé des lieues de marais et de terres nues.
6 Aucune ombre d'arbres ne tachait le ciel, le pavé se déroulait avec la rectitude d'une jetée, au
7 milieu de l'embrun aveuglant de ténèbres. L'homme était parti de Marchiennes vers deux heures.
8 Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste et de son pantalon de
9 velours. Un petit paquet, noué dans un mouchoir à carreaux, le gênait beaucoup ; et il le serrait
10 contre ses flancs, tantôt de l'autre, pour glisser au fond de ses poches les deux mains à la fois,
11 des mains gourdes que les lanières du vent d'est faisaient saigner. Une seule idée occupait sa tête
12 vide d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du
13 jour. Depuis une heure, il avançait ainsi, lorsque sur la gauche, à deux kilomètres de Montsou,
14 il aperçut des feux rouges, trois brasiers brûlant au plein air, et comme suspendus. D'abord, il
15 hésita, pris de crainte ; puis, il ne put résister au besoin douloureux de se chauffer un instant
16 les mains. Un chemin creux s'enfonçait. Tout disparut. L'homme avait à sa droite une palissade,
17 quelque mur de grosses planches fermant une voie ferrée ; tandis qu'un talus d'herbe s'élevait à
18 gauche, surmonté de pignons confus, d'une vision de village aux toitures basses et régulières. Il
19 fait environ deux-cents pas. Brusquement, à un coude du chemin, les feux réapparurent, près de
20 lui, sans qu'il comprit d'avantage comment ils brulaient si haut, dans le ciel mort, pareils à des
21 lunes fumeuses. Mais, au ras du sol, un autre spectacle venait de l'arrêter. C'était une masse
22 lourde, un tas écrasé de constructions, d'où se dressait la silhouette d'une cheminée d'usine ; de
23 rares lueurs sortaient des fenêtres encrassées, cinq ou six lanternes tristes étaient pendues dehors,
24 à des charpentes dont les bois noircis alignaient vaguement des profils des tréteaux gigantesques,
25 de cette apparition fantômatique, noyée de nuit et de fumée, une seule voix montait, la respiration
26 grosse et longue d'un échappement de vapeur, qu'on ne voyait pas¹.

27 Alors, l'homme reconnut une fosse. Il fut repris de honte : à quoi bon ? Il n'y avait pas
28 de travail. Au lieu de se diriger vers les bâtiments, il se risqua enfin à gravir le terri, sur lequel
29 brûlait les trois feux de houille, dans des corbeilles de fonte, pour éclairer et réchauffer la besogne.
30 Les ouvriers de la coupe à terre avaient dû travailler tard, on sortait encore les débris inutiles.
31 Maintenant, il entendait les moulineurs pousser l'étréin sur les tréteaux, il distinguait des ombres
32 vivantes culbutant les berlines, près de chaque feu.

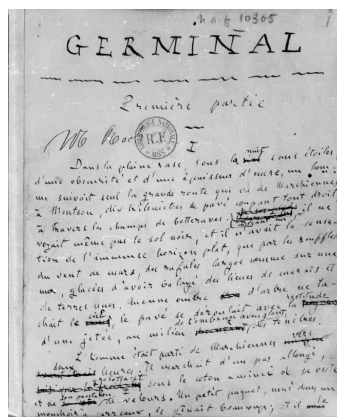
33 - Bonjour, dit-il en s'approchant d'une des corbeilles.

34 Tournant le dos au brasier, le charpentier était debout, un petit vieillard, vêtu d'un tricot de
35 leine violette, coiffé d'une vieille casquette en poil de lapin ; tandis que son cheval, un gros cheval
36 jaune, attendait, dans une immobilité de pierre, qu'on eût vidé les six berlines montées par lui.

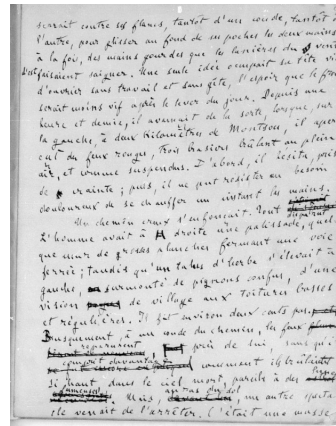
1. remplacé par "point" dans l'édition d'aujourd'hui [2]

7 deux Pr²] avant trois Pr¹ 16 disparut Pr²] disparaissait Pr¹ 18 Pr²] vague Pr¹ 19 Pr²] Et Pr¹ Pr²] tout
Pr¹ 25 nuit Pr²] fumée Pr¹ fumée, Pr²] nuit Pr¹ 26 voyait Pr²] distinguait Pr¹ 27 reconnut Pr²] reconnaitre
Pr¹ 29 fonte Pr²] fer Pr¹ 36 qu'on eût vidé Pr²] que Pr¹

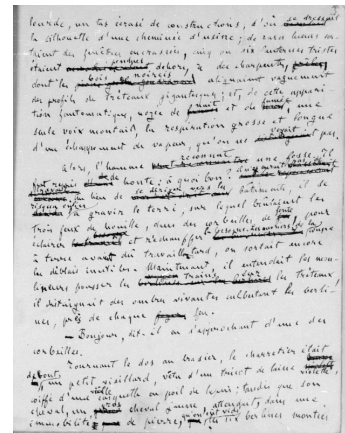
3 Photos du texte



Page 1



Page 2



Page 3

FIGURE 1 – Texte original de Germinal

1

Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un homme suivait seul la grande route de Marchiennes à Montsou, dix kilomètres de pavé, coupant tout droit, à travers les champs de betteraves. Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir, et il n'avait la sensation de l'immense horizon plat que par les souffles du vent de mars, des rafales larges comme son nez, glissées d'avoir balayé des lieues de marais et de terres maës. Aucune ombre d'arbre ne tachait le ciel, le pavé se déroulait avec la rectitude d'une jetée, au milieu de l'enbrun aveuglant des sinécures.

L'homme était parti de Marchiennes vers deux heures. Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton ammié de sa veste et de son pantalon de velours. Un petit paquet, noué dans un mouchoir à carreaux, le gênait beaucoup ; et il

Page 1

le serrait contre ses flancs, tantôt d'un coude, tantôt de l'autre, pour glisser au fond de ses poches les deux mains à la fois, des mains gourdies que les lanternes du vent d'est faisaient saigner. Une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour. Depuis une heure, il avançait ainsi, lorsque sur la gauche, à deux kilomètres de Montsou, il aperçut des feux rouges, trois brasures brillant au plein air, et comme suspendues. D'abord, il hésita, pris de crainte ; puis, il ne put résister au besoin douloureux de se chauffer un instant les mains.

Un chemin creux s'enfonçait. Tout disposait. L'homme avait à droite une palissade, quelque mur de grosses planches fermant une voie ferrée ; tandis qu'à gauche, surmonté de pignons confus, d'une vision de village aux toitures basses et uniformes. Il fit environ deux cents pas. Brusquement, à un coude du chemin, les feux reprirent près de lui, sans qu'il comprît davantage comment ils brillaient si haut dans le ciel mort, pareils à des lunes fumeuses. Mais, au ras du sol, un autre spectacle

Page 2

venait de l'arrêter. C'était une masse lourde, un tas dérasé de constructions, d'où se dressait la silhouette d'une cheminée d'usine ; de rares lucarnes sortaient des fenêtres encaissées, cinq ou six lanternes tristes étaient pendues dehors, à des charpentes dont les bois noircis alignaient vaguement des profils de tritons gigantesques ; et, de cette apparition fantastique, noyée de nuit et de fumée, une seule voix montait, la respiration grosse et longue d'un échappement de vapeur, qu'on ne voyait point.

Alors, l'homme reconnut une fosse. Il fut repris de honte : à quoi bon ? il n'y aurait pas de travail. Au lieu de se diriger vers les bâtiments, il se risqua enfin à graver le terri, sur lequel brûlaient les trois feux de houille, dans des corbeilles de fonte, pour éclairer et réchauffer la besogne. Les ouvriers de la coupe à terre avaient dû travailler tard, on sortait encore les débris inutilisés. Maintenant, il entendait les moulins pousser les trains sur les tréteaux, il distinguait des ombres vivantes culbutant les berlines, près de chaque feu.

Page 3

— Bonjour, dit-il en s'approchant d'une des corbeilles.

Tournant le dos au brasier, le charretier était debout, un vieillard vêtu d'un tricot de laine violette, coiffé d'une casquette en poil de lapin ; pendant que son cheval, un gros cheval jaune, attendant, dans une immobilité de pierre, qu'on eût vidé les six berlines montées par lui. Le manœuvre employé au culbuteur, un gaillard roux et efflanqué, ne se pressait guère, pesait sur le levier d'une main endormie. Et là-haut, le vent redoublait, une bise glaciale, dont les grandes haleines régulières passaient comme des coups de faux.

— Bonjour, répondit le vieux.

Un silence se fit. L'homme, qui se sentait regardé d'un œil méfiant, dit son nom tout de suite.

— Je me nomme Étienne Lantier, je suis machinier... Il n'y a pas de travail ici ?

Les flammes l'éclairaient, il devait avoir vingt et un ans, très brun, joli homme, l'air fort malgré

Page 4

FIGURE 2 – Texte récent de Germinal

4 Bibliographie

Références

- [1] Henri MITTERAND. “Zola à Anzin : les mineurs de Germinal”. In : (1^{er} jan. 2008). URL : <https://shs.cairn.info/revue-travailler-2002-1-page-37?lang=fr#no1>.
- [2] Emile ZOLA. *Germinal*. 25 fév. 1885. URL : <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/zola-13.pdf>.
- [3] Emile ZOLA. *Manuscrit de Germinal*. 25 fév. 1885. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b90797614/f1.item>.

Table des matières

1	Introduction	2
2	Edition critique	3
3	Photos du texte	4
4	Bibliographie	5